

PLANÉTARISATION ET PÉRÉGRINATIONS

A MOINS d'une décennie du troisième millénaire nous voici entrés dans une civilisation planétaire, au double sens de la planétarisation, l'unification et l'errance. Plus que jamais les terriens que nous sommes sont les habitants et les citoyens d'une unique planète. Mais voyageurs embarqués dans une même galère, nous naviguons sur une planète, un astre errant selon l'étymologie grecque : sans point fixe, les idéologies ruinées, les absolus perdus, nous ne savons où nous allons. L'Orient et l'Occident ne se retrouvent peut-être que pour se confondre dans un même désarroi.

Si nul ne sait où va le monde, du moins les voyages se multiplient aux quatre coins de la planète : voyages professionnels, périple touristique pour le dépaysement et l'émerveillement devant les productions de la nature ou les créations du génie humain, voilà autant de déplacements dont la raison d'être saute aux yeux ; l'échange des richesses et l'appétit du gain, la découverte extasiée du sublime et du beau dans l'unicité de leur cristallisation justifient amplement peines et dépenses que nécessitent ces pérégrinations.

Par contraste le pèlerinage ne peut qu'intriguer : ce voyage souvent long et fatigant pour rejoindre un sanctuaire, lieu d'apparition ancienne ou de miracles, paraît déraisonnable. Sans utilité assurée pour le pragmatique, il n'est pas une obligation pour le croyant, sauf dans l'Islam, ou comme pénitence aux premiers siècles de l'Église ; il n'est pas non plus un moyen nécessaire sur le chemin du perfectionnement spirituel puisque les plus fervents, privilégiant la voie intérieure, s'enferment dans un cloître, se fixent en un coin de terre, condamnant l'errance du moine gyrovague.

LA LEÇON D'HUMANITÉ

Alors pourquoi 500 000 jeunes à Compostelle en 1989, pourquoi plus d'un million à Czestochowa

en ce mois d'août 1991 ? Et combien de pèlerinages plus humbles, plus modestes qui renaissent ou s'élancent ! Trésaillir devant les chutes du Niagara ou contempler une fresque de Michel Ange exigent bien évidemment un déplacement, mais s'il s'agit de rencontrer Dieu, celui-ci n'est-il pas partout ? Quel espace pourrait séparer de son amour ? Plus que le terme du voyage, ce qui importe c'est la démarche : quelles que soient les circonstances dans lesquelles un pèlerinage a débuté, par delà l'arbitraire et la contingence de cette détermination de l'itinéraire, le pèlerinage comme pratique vécue a la vertu de signifier, tout comme la matérialité sonore des mots voit l'usage transfigurer son opacité, en signe, en signal, en message...

Prendre son bâton de pèlerin, se mettre en marche, n'est-ce pas rompre avec la vie quotidienne, le confort des habitudes, la sécurité des automatismes ? Abandonnant sa superbe, renonçant aux prestiges de l'autorité ou de l'argent, chacun redevient fragile, et humblement fait confiance à la bonne volonté de ceux dont il traverse le pays ou croise le chemin. Chemins multiples et divers dont la convergence finale autorise et même impose la rencontre et l'échange : cette reconnaissance vécue affirme la commune et extraordinaire dignité de chaque personne humaine, par delà les différences ethniques et culturelles.

En mettant ses pas dans ceux des multitudes anonymes qui l'ont précédé, le pèlerin manifeste son appartenance à une tradition vivante : maillon d'une longue chaîne de générations, il ne se contente pas de suivre et de répéter, il contribue activement à tracer le chemin pour ceux qui viendront, tout comme le marcheur suit le sentier au milieu des alpages, et en foulant l'herbe à son tour, prépare et provoque les cheminements de demain.

La progression du pèlerin manifeste aussi, en une sorte de schématisation, que nul ne saurait

grandir en humanité s'il ne demeure tourné, tendu vers ce qui le dépasse, vers ce qui le transcende : l'auto-satisfaction béate confondue avec un aboutissement, n'est en fait qu'une régression. Le "cela suffit" ne sera jamais que le symptôme alarmant d'une effrayante incurie. Se complaire, c'est s'engourdir : le pèlerin nous montre qu'il est toujours temps, et urgent, de répondre à un appel venu de plus loin que nous.

En chaque sanctuaire, le pèlerin peut entendre résonner en son cœur une nouvelle version de la formule de l'ange : "Il n'est pas qu'ici, celui que vous cherchez". La rencontre avec l'Absolu ou le service d'un idéal ne se confondent ni ne s'épuisent jamais en quelque réalisation que ce soit. La multiplicité des lieux de pèlerinage, en ôtant à chacun le risque d'une sacralisation exclusive, les transmue tous en autant de tremplins vers une authentique transcendence.

UN SERVICE PUBLIC

Détachement et humilité, rencontre et reconnaissance, inscription dans une tradition vivante et dynamisme ascendant incessamment renouvelé, autant d'enseignements essentiels explicitant pour tout homme la vérité profonde de son existence.

D'aucuns pourront maugréer devant le caractère religieux du cadre dans lequel est donnée cette leçon de vie, craignant que le vecteur d'une information aussi essentielle n'en monopolise indûment le contenu. Mais ceux dont la recherche n'est pas demeurée vaine ne sont-ils pas les plus aptes à en souligner l'importance et à en donner l'exemple, même s'ils demeurent minoritaires ?

Aujourd'hui comme hier, le pèlerinage est au service du public : il offre à tous et à chacun, sous une forme visible et multiple, une "leçon d'humanité" ; c'est aussi un service rendu par le public lui-même, librement, démocratiquement même, puisque sans pèlerins, il n'y aurait pas de pèlerinage, et que nul n'est contraint ni obligé de se mettre en chemin. Qui le fait donne généreusement à autrui un signe qui peut l'aider dans sa quête de vérité et de sens. Au sein d'une civilisation planétaire, unie et pourtant désorientée, cette étrange pérégrination qu'est le pèlerinage est bien un authentique "service public".

Serge Monnier - Juillet 1991